

CIVILISATION

« La gloire que nous adorons n'est guère faite que des douleurs que ses héros (de la France) ont infligées à l'humanité. » Elle hantait mon esprit, cette phrase du député conservateur Delafosse, en lisant ces jours derniers les chants d'allégresse proférés par la presse entière en l'honneur du général Dodds.

Vaguement, en effet, je me souvenais des procédés guerriers de la conquête dahoméenne : Des morts et des morts, des incendies et des incendies, des cris et des plaintes flottant indécis dans mon esprit qui cherchait à se remémorer le récit des combats, si complaisamment donné par les journaux en novembre dernier. Il importait que ces souvenirs se précisassent, aussi je fouillai en mes dossiers. Voici les extraits de ce que j'y lus :

« A la bataille de Dogba, écrit M. Emile Saingery, maréchal des logis d'artillerie de marine, on achève ceux qui donnent encore signe de vie » (*Autorité*, 9 novembre).

M. Chincholle, racontant, dans le *Figaro*, l'arrivée du transport le "Tibet", écrit : « Un convalescent ne peut s'empêcher de regretter d'avoir tué une amazone de quatorze ans si gentille. »

« Les effets de nos fusils sont terribles, lit-on dans le *XIX^e Siècle* du 10 novembre. La balle parcourt les chairs en vrille et fait à la sortie des ravages considérables.

... Le colonel Dodds a donné l'ordre de fusiller impitoyablement les blessés et prisonniers qui tomberont entre nos mains. Cet ordre est rigoureusement exécuté. Parmi les prisonniers à la bataille de Dogba se trouvaient deux amazones qui, après interrogatoire, ont subi le sort commun »

Le lendemain, dans la même gazette, on lisait : « A l'affaire de Tohoué, huit amazones furent capturées et fusillées ensuite. »

« Nos cavaliers capturèrent trois allemands et un belge, officiers dans l'armée de Béhanzin après un court interrogatoire le colonel Dodds les fit fusiller. » Et bienveillant le *Figaro* ajoute : « C'était le moins qu'il pouvait faire pour eux.

Du récit d'un soldat publié par M. Chincholle, extrayons ce passage : A Zonou, nous avons fait prisonnier un dahoméen qui était en observation. Le colonel l'a interrogé, mais le pauvre diable n'a voulu donner aucun renseignement, aucune indication d'aucune sorte. Pour ne pas nous en embarrasser nous l'avons passé par les armes.... On se serait le ventre et on supportait la soif. Cela était dur par exemple, mais qu'importe ! Quand on est devant l'ennemi ce n'est pas pour s'amuser. On se distrait en abattant les Dahoméens... »

Enfin pour terminer, encore cet extrait d'une lettre du capitaine Crémieu-Foa, elle est datée du camp de Poguessa, 5 octobre et se trouve dans le *Journal* du 19 novembre ; « Des victoires coûteuses, des officiers tués en nombre. Mais que cette guerre est curieuse et intéressante !... Ce matin même le colonel Dodds m'a félicité est invité à boire l'absinthe... Il est rouge mon sabre car j'ai tué beaucoup. Baisers, mes chéris. »

Combien nombreuses ces citations ! ON SE DISTRAIT EN ABATTANT DES DAHOMÉENS : on dirait d'une fête suburbaine où la foule se distrait en abattant des marionnettes avec des balles remplies de son. ON ACHÈVE CEUX QUI DONNENT ENCORE SIGNE DE VIE : le lecteur pourrait croire qu'il s'agit de sauvages, d'anthropophages quelconques achevant les blessés de la tribu ennemie : pas du tout il s'agit de français civilisés et cela est commandé par des officiers sortis de St-Cyr, issus d'une classe riche où l'éducation ne fait point défaut !

Pour ne pas nous embarrasser, nous l'avons passé par les armes !

Comme d'une façon simple ces crimes sont relatés. Comme cela respire l'amour du prochain, tant

que de Bordeaux, célèbre un *Te Deum*, en l'honneur des assassinés ? non point, mais des braves trouppes qui fusillent les prisonniers et tuent les blessés !

Huit amazones furent capturées et fusillées ! Par ma foi, on se serait cru en mai 1871 quand les parisiennes étaient éventrées par les troupes de Versailles. Les lauriers du marquis de Galliffet hantaient les nuits sans sommeil du colonel Dodds et, le malheureux il n'a eu que des nègres à tuer. Décidément Galliffet l'emporte.

Que dites-vous de ces procédés civilisateurs si humains qu'un officier écrit si placidement : « Il est rouge mon sabre, car j'ai tué beaucoup. » Cette phrase est lapidaire car n'oubliez point qu'il s'agit de nègres, d'hommes tués par ce porteur de sabre.

Quelle civilisation ! Combien les noirs doivent nous aimer, eux que nous civilisons à coups de canon. Pour nous leur reconnaissance doit être infinie, tant ils ont de justes sujets de gratitude : tuerie et fusillade.

Dans la brousse, des cadavres par centaines gisent. Des ventres entr'ouverts, des poitrines béantes, des têtes fracassées flue un sang rutilant que la terre asséchée avidement boit. Des bras, des jambes sont épars ; des corps se convulsent en d'ultimes sauts : des hurlements s'entendent et aussi des plaintes douces, des râles. Ça n'est rien, ce sont des nègresses qui crèvent, des Dahoméens qui meurent. On civilise.

Cette œuvre grande et sainte : Civilisation, vaut des sacrifices. Aussi, à côté des noirs, cadavres entassés en un bûcher, sont couchés des Français, des Européens. Leurs mères, durant de longues années ont peiné pour les élever ; avec douleur elles les ont vu partir sous les drapeaux ; avec anxiété, elles les attendent chaque jour. Vous ne les reverrez plus, o mères ; mais consolez-vous, vos fils ont accompli une œuvre grande : ils ont tué des nègres pour les civiliser. Consolez-vous, le colonel Dodds est revenu général et Marseille s'est enguirlandé pour fêter son retour. Consolez-vous, des traitants et des mercantis, des financiers et des politiciens ont profité des victoires de vos fils. Réjouissez-vous même, vos fils ont été des artisans de la CIVILISATION.

Au fait, est-ce bien de la civilisation qu'ils ont été les ouvriers ? Ne cherchez point, vous tous et vous toutes dont les enfants gisent dans les rizières tonkinoises, dans la brousse dahoméenne. Ne cherchez point, car vous trouveriez, et vos yeux séchant leurs larmes lanceraient des éclairs de vengeance et votre bouche crierait des imprécations et vos bras armeraient vos autres fils pour obtenir justice. Ne cherchez point, car vous sauriez que cette civilisation se borne à ruiner un pays, à tuer ses hommes et ses femmes, à violer ses filles et ses garçons, à détruire ses maisons, à incendier ses récoltes et ses forêts, à abattre ses moulins, à crever ses canaux, à salir et à mutiler ses œuvres d'art. Ne cherchez point car vous apprendriez que cette civilisation a pour but l'enrichissement des marchands d'armes, de graines oléagineuses, de colonnades, etc. ; a pour but l'avancement en grade des officiers dont le métier est la guerre ; a pour but de fructueuses razzias opérées sur vous par les financiers alliés aux politiciens. Ne cherchez point, mais continuez bienveillamment à travailler pour vos maîtres, les capitalistes ; continuez à enfanter et à élever votre progéniture, l'extrême-Orient et le Continent noir ont besoin de civilisateurs et vos maîtres ont besoin d'or.

A. HAMON.

SOMMAIRE

L'ANARCHIE, C'EST L'ORDRE, **A. Bellegarrigue.**

CIVILISATION, **A. Hamon.**

OPINIONS DE M. L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD SUR

LES AFFAIRES DU TEMPS, **Anatole France.**

L'HOMME ET LE CHIEN, **Paul Heusy.**

L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DEPUIS 1815, **H. Taine.**

RICHESSÉ ET PAUVRETÉ, **P. Tachon.**

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

L'anarchie, c'est l'ordre (1)

VIII

QUE LE PEUPLE N'A RIEN A ATTENDRE D'AUCUN PARTI.

Mais la disparition du gouvernement, l'anéantissement de l'institution gouvernementale, le triomphe de la liberté dont tous les partis parlent, ne feraient réellement l'affaire d'aucun parti, car j'ai surabondamment prouvé qu'un parti, par cela seul qu'il est parti, est essentiellement gouvernemental. Aussi les partis se gardent-ils de laisser croire au peuple qu'il peut se passer de gouvernement. De leur polémique quotidienne il résulte, en effet, que le gouvernement agit mal, que sa politique est mauvaise, mais qu'il pourrait agir mieux, que sa politique pourrait être meilleure. En fin de compte, chaque journaliste laisse au fond de ses articles cette pensée : si j'étais là, vous verriez comment je gouvernerais!

Eh bien, voyons si véritablement il y a une manière équitable de gouverner; voyons s'il est possible d'établir un gouvernement dirigeant et d'initiative, un pouvoir, une autorité sur les bases démocratiques du respect individuel.

Il m'importe d'examiner à fond cette question, car j'ai dit tout à l'heure que le peuple n'avait rien à attendre d'aucun gouvernement ni d'aucun parti, et j'ai hâte d'en venir aux preuves.

— Vous voilà (je suppose) en 1852; le pouvoir que vous espérez avoir, vous montagne, vous socialisme, vous modérés même, — je n'y tiens pas — vous l'avez. La majorité est impo-

rait une défiance de vous-mêmes; ce serait avouer qu'on pourrait bien vous les préférer, avec qui impliquerait l'incertitude d'accomplir le bien général.

Les injustices une fois réparées dans l'ordre politique, abordons l'économie et la sociabilité.

Vous ne ferez pas banqueroute, cela va sans dire, c'est vous qui avez récriminé contre Fould; l'honneur national que vous entendez à la façon de Garnier 45 centimes, vous fera un devoir de respecter la Bourse au détriment de trente-cinq millions de contribuables; la dette créée par les monarchies a un trop noble caractère pour que tout le peuple français ne doive pas se saigner annuellement de quatre cent cinquante millions au profit d'une poignée d'agioteurs. Vous commencerez donc par sauver la dette, nous serons ruinés mais honorables, ces deux qualifications ne s'accordent guère par le temps qui court; mais, enfin, c'est encore du vieux temps que vous faites, et le peuple obéré, comme devant, en pensera ce qu'il voudra,

Mais, j'y pense, vous devez, avant tout, exoner les pauvres, les travailleurs, les prolétaires; vous arriverez avec une loi contributive sur les riches. A la bonne heure! Je suis capitaliste et vous me demandez un pour cent, diable! Comment me tirer de là! Tout bien réfléchi, ce n'est pas moi qui utilise mon capital, je le prête à l'industrie; l'industriel, en ayant grand besoin, ne laissera pas de le prendre pour un pour cent en plus, — c'est donc sur lui que je me déchargerai de la contribution. L'impôt sur le capital tombe net sur le nez du travail.

Je suis rentier et vous frappez le coupon, ceci est inquiétant, par exemple. A tout prendre, cependant il y a un moyen de s'en tirer. Qui est-ce qui doit? C'est l'Etat. Puisque c'est l'Etat, le malheur n'est pas grand; l'impôt qui pèse sur le coupon déprécie immédiatement d'autant la valeur de ce coupon; le coupon étant déprécié au préjudice du débiteur qui est l'Etat et au profit du Trésor qui est l'Etat, l'Etat tire de sa poche pour mettre dans sa caisse et il reste quitte et moi aussi. Le tour est très joli et j'avoue que vous êtes d'une belle force.

SOMMAIRE

L'ANARCHIE, C'EST L'ORDRE, **A. Bellegarrigue.**
CIVILISATION, **A. Hamon.**
OPINIONS DE M. L'ABBÉ JÉRÔME COIGNARD SUR
LES AFFAIRES DU TEMPS, **Anatole France.**
L'HOMME ET LE CHIEN, **Paul Heusy.**
L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DEPUIS 1815, **H. Taine.**
RICHESSE ET PAUVRETÉ, **P. Tachon.**
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

L'anarchie, c'est l'ordre (1)

VIII

QUE LE PEUPLE N'A RIEN À ATTENDRE D'AUCUN PARTI.

Mais la disparition du gouvernement, l'anéantissement de l'institution gouvernementale, le triomphe de la liberté dont tous les partis parlent, ne feraient réellement l'affaire d'aucun parti, car j'ai surabondamment prouvé qu'un parti, par cela seul qu'il est parti, est essentiellement gouvernemental. Aussi les partis se gardent-ils de laisser croire au peuple qu'il peut se passer de gouvernement. De leur polémique quotidienne il résulte, en effet, que le gouvernement agit mal, que sa politique est mauvaise, mais qu'il pourrait agir mieux, que sa politique pourrait être meilleure. En fin de compte, chaque journaliste laisse au fond de ses articles cette pensée : si j'étais là, vous verriez comment je gouvernerais !

Eh bien, voyons si véritablement il y a une manière équitable de gouverner ; voyons s'il est possible d'établir un gouvernement dirigeant et d'initiative, un pouvoir, une autorité sur les bases démocratiques du respect individuel.

Il m'importe d'examiner à fond cette question, car j'ai dit tout à l'heure que le peuple n'avait rien à attendre d'aucun gouvernement ni d'aucun parti, et j'ai hâte d'en venir aux preuves.

— Vous voilà (je suppose) en 1852 ; le pouvoir que vous espérez avoir, vous montagne, vous socialisme, vous modérés même, — je n'y tiens pas. — vous l'avez. La majorité est impo-

rait une défiance de vous-mêmes ; ce serait avouer qu'on pourrait bien vous les préférer, avec qui impliquerait l'incertitude d'accomplir le bien général.

Les injustices une fois réparées dans l'ordre politique, abordons l'économie et la sociabilité.

Vous ne ferez pas banqueroute, cela va sans dire, c'est vous qui avez récriminé contre Fould ; l'honneur national que vous entendez à la façon de Garnier 45 centimes, vous fera un devoir de respecter la Bourse au détriment de trente-cinq millions de contribuables ; la dette créée par les monarchies a un trop noble caractère pour que tout le peuple français ne doive pas se saigner annuellement de quatre cent cinquante millions au profit d'une poignée d'agiotteurs. Vous commencerez donc par sauver la dette, nous serons ruinés mais honorables, ces deux qualifications ne s'accordent guère par le temps qui court ; mais, enfin, c'est encore du vieux temps que vous faites, et le peuple obéré, comme devant, en pensera ce qu'il voudra,

Mais, j'y pense, vous devez, avant tout, exonérer les pauvres, les travailleurs, les prolétaires ; vous arriverez avec une loi contributive sur les riches. A la bonne heure ! Je suis capitaliste et vous me demandez un pour cent, diable ! Comment me tirer de là ! Tout bien réfléchi, ce n'est pas moi qui utilise mon capital, je le prête à l'industrie ; l'industriel, en ayant grand besoin, ne laissera pas de le prendre pour un pour cent en plus, — c'est donc sur lui que je me déchargerai de la contribution. L'impôt sur le capital tombe net sur le nez du travail.

Je suis rentier et vous frappez le coupon, ceci est inquiétant, par exemple. A tout prendre, cependant il y a un moyen de s'en tirer. Qui est-ce qui doit ? C'est l'Etat. Puisque c'est l'Etat, le malheur n'est pas grand ; l'impôt qui pèse sur le coupon déprécie immédiatement d'autant la valeur de ce coupon ; le coupon étant déprécié au préjudice du débiteur qui est l'Etat et au profit du Trésor qui est l'Etat, l'Etat tire de sa poche pour mettre dans sa caisse et il reste quitte et moi aussi. Le tour est très joli et j'avoue que vous êtes d'une belle force.

Je suis propriétaire de maisons de ville et vous imposez mes appartements ; à cela je n'ai rien, absolument rien à dire. Vous vous arrangez avec mes locataires ; car vous ne me supposez pas, sans doute, assez sot, pour ne pas me couvrir de l'impôt, — sur le loyer.

Le mot le plus dépourvu de sens qui ait été prononcé depuis la révolution de février est celui-ci : L'IMPÔT SUR LES RICHES ! mot, sinon pervers, du moins profondément irréflecté. Je ne sais ce qu'on appelle les riches dans un pays comme celui-ci où tout le monde est enleté et où l'état des mœurs pousse la plupart des propriétaires, rentiers et capitalistes, à dépenser par an plus que leur revenu. En tout cas, le riche admis, je vous défie de l'atteindre ; vos tentatives sur lui n'indiquent qu'une grossière ignorance des lois élémentaires de l'éco-